

Juan Schneider
L'assimilation d'une double réalité

Jules Arbec

Volume 40, Number 166, Spring 1997

Les artistes ont la parole

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

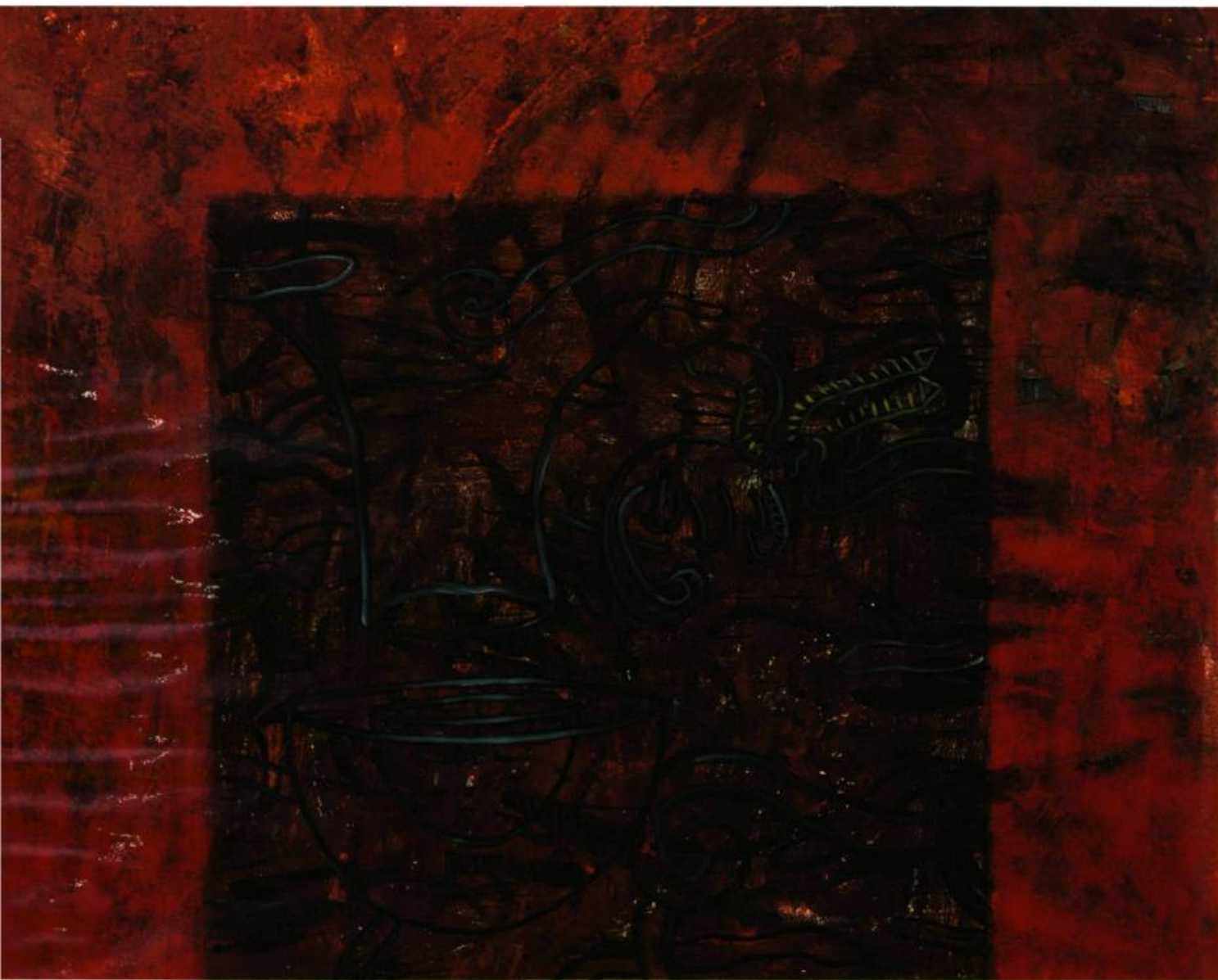
Cite this document

Arbec, J. (1997). Juan Schneider : l'assimilation d'une double réalité. *Vie des Arts*, 40(166), 52-53.

JUAN SCHNEIDER

L'ASSIMILATION
D'UNE DOUBLE RÉALITÉ

Propos recueillis par Jules Arbec



Feux sur Olympia
1994
Acrylique et huile sur toile
170 x 210 cm

D'origine chilienne, Juan Schneider présente ses travaux comme des sortes de ponts entre l'art précolombien et l'interprétation post-moderniste qu'il en donne.

Jules Arbec : *À quand remonte votre intérêt pour la création ?*

Juan Schneider : Aussi loin que je me souviens, je dessinais et je cherchais les formes susceptibles de répondre le mieux à mon besoin d'expression. Adolescent, j'ai reçu une formation plus académique qui m'a fait connaître la peinture européenne et, plus près de nous, l'école de New York.

J. A. : *Ces courants ont-ils marqué votre peinture ?*

J. S. : Les diverses périodes de l'art occidental ont tour à tour suscité mon intérêt et influencé ma production. Mais la tradition autochtone de mon pays – le Chili – correspondait d'abord chez moi à une prise en charge de notre héritage culturel au moment où la dictature du général Pinochet tentait de réduire les artistes au silence.

Par sa monumentalité, l'art précolombien m'a inspiré l'exécution de quelques murales à saveur sociale que j'ai réalisées avant de quitter définitivement le Chili. Ces œuvres à « grand déploiement » me donnaient l'impression d'être tout petit devant la réalité et pourtant, je faisais partie de leur gigantisme. Cette expérience tenait lieu de solidarité sociale, sans pour autant devenir une revendication politique.

J. A. : *Qu'en est-il maintenant de cette solidarité ?*

J. S. : J'éprouve encore un sentiment d'engagement personnel à l'endroit de mon pays d'origine, mais ma création s'en écarte et devient de plus en plus intimiste car, pour moi, l'œuvre d'art doit se suffire à elle-même. Le développement de mon style n'en reste pas moins marqué par mon appartenance à deux cultures. Mes œuvres et, plus exactement, mon regard demeurent conditionnés par mon pays natal. Bref, j'ai conservé une façon de faire qui me permet de relater ce qui m'entoure à travers une « grille » culturelle.

J. A. : *Comment se manifeste dans votre œuvre l'assimilation de cette double réalité ?*

J. S. : À vrai dire, cette réorientation n'allait pas de soi. À un certain moment, j'ai cru être obligé de rompre définitivement avec ma création passée pour me rallier à une vision plus actuelle de mon nouveau contexte : j'ai dû me rendre compte que l'on ne pouvait faire, du jour au lendemain, une croix sur sa démarche antérieure. Ma production actuelle intègre donc une double influence qui me permet de récupérer l'essence même d'un art précolombien, qui se manifeste dans une expression postmoderniste.

J. A. : *Dans ce cadre, pourriez-vous apporter des exemples précis ?*

J. S. : Certainement. Établissons simplement un parallèle entre l'aménagement des vastes sites archéologiques du Mexique ou de la Bolivie et le phénomène du tatouage. Aujourd'hui, ce dernier serait devenu une sorte d'archéologie du présent qui caractérise ma démarche.

J. A. : *Le traitement de la couleur et de l'espace est donc important pour vous. Décrivez comment ces facteurs se manifestent dans votre œuvre.*

J. S. : Tous les archétypes des grands monuments du Mexique et de la Bolivie découlent d'une autre relation entre le temps et l'espace, éléments qui se fusionnent par le traitement de la ligne et de la couleur. Ici, le temps prend tout son sens à partir de la matière, qui en devient le repère. Dans cet espace, les couleurs deviennent la chair du dessin et confèrent à la matière une consistance qui nous renvoie à notre matérialité propre, qui nous rappelle que l'on est là, bien en chair et en os.

La recherche au niveau du développement spatial constitue l'épine dorsale de mon travail. De fait, le tandem couleur-dessin en est le grand responsable, celui qui vient articuler les divers plans.



Mur de cuivre
1994
Huile et acrylique sur toile
120 x 150 cm

NOTES BIOGRAPHIQUES

Juan Schneider est né en 1965 à Santiago au Chili. Depuis 1994, il a organisé cinq expositions individuelles dont deux à la Galerie Lillian Rodriguez de Montréal en 1995 et en mars 1997. L'année dernière, il a exposé ses œuvres au *Centro Cultural Recoleta* à Buenos Aires. Parallèlement, il a pris part à plusieurs expositions collectives en 1994 et 1995, notamment à la *Maison des arts de Laval*, au *Musée de Joliette*, à la *Galerie Horace de Sherbrooke* et à l'*Expo-Arte de Guadalajara* au Mexique. Ses œuvres font partie de nombreuses collections publiques. Il est représenté à Montréal par la galerie Lillian Rodriguez, 372, rue Sainte-Catherine Ouest.

J. A. : *Pourriez-vous expliciter davantage l'usage que vous faites de la couleur ?*

J. S. : Je m'intéresse à la couleur parce qu'elle est essentielle au développement de l'espace. La couleur rend la ligne agissante, lui assure une véracité et un dynamisme qui donnent aux œuvres – même de dimensions réduites – la sensation de grandiose, qui dépasse aussi bien l'œuvre que son créateur. Cette impression de démesure m'oblige à me resituer par rapport à l'art en général et à mon travail en particulier.

J. A. : *Partant de ces quelques considérations, comment décririez-vous votre orientation ?*

J. S. : Je serais tenté de résumer l'essence de ma peinture par une volonté de décrire mon temps et mon espace et de m'englober littéralement dans cette description. Ma pratique devient alors un moyen de connaissance, une façon d'explorer et de m'appropriier le réel, expérience qui relève autant de l'art que de la science. L'important, c'est l'acquis qu'on peut en retirer. □